

Après-coup

Pierre Bruno

Dissensus

Nous (j'entends les partisans et artisans du champ lacanien) partons de l'idée, qui est indubitablement une croyance, que la vérification du bien-fondé de la partition introduite dans le « Champ freudien »¹ passe par la découverte et la mise en forme des désaccords théoriques dont l'enjeu, pour la psychanalyse, rend caduc le bon sentiment de vouloir rester ensemble. Les Journées *Versions du symptôme*, dans ce cadre, ont constitué un second banc d'essai, dont il est d'ores et déjà possible d'extraire quelques leçons... et voies de recherche. Je m'y essaie donc, sans la garantie de l'écrit, puisque les actes paraîtront simultanément, dans ce numéro de link, avec ce texte, mais la garantie de l'entendu ne me semble pas devoir être boudée : plus fragile, elle incite à la mesure des propos, évite la tentation de l'exégèse, et, peut-être, nous contraint plus efficacement à discerner le blanc du noir.

L'entreprise, dans laquelle nous sommes maintenant irréversiblement engagés, implique de savoir au mieux dans quelle conjoncture concrète elle a lieu. Le problème actuel, en effet, est de désenclaver la psychanalyse, comme expérience et comme théorie, à la fois de l'amidon neuro-psychologique, mais aussi de la retraite méfiante qui la sédimente, à l'écart de la société civile, dans un idéal de phalanstère auquel, heureusement, manquent les moyens de sa politique. Devenue moins « chance d'insurrection » que moyen de se caser, elle périmerait l'acte, sans lequel le questionnement de son savoir aboutirait, comme des indices avant-coureurs l'ont fait prévoir, à un nouvel *engineering* où le « un par un » n'est pas le respect de la singularité mais la condition d'un modelage. Cela étant, nous ne sommes quittes que des erreurs que nous n'avons pas encore commises, et cela devrait suffire pour vacciner contre la maladie infantile de l'anathème.

■

Que le symptôme regimbe au discours, au point de pouvoir être situé hors lieu par rapport à ses quatre espèces, donne le ton. La conséquence en est le constat d'une disparité irrémédiable entre Nom-du-Père et symptôme, pour autant que c'est à la forclusion du

¹ Avec guillemets, car qui récuserait le champ freudien comme tel !

premier que la psychose doit d'être « hors-discours »². Peut-être objectera-t-on à cette assertion carrée qu'elle fait fi de la refonte du statut de symptôme à laquelle Lacan consacre le séminaire sur Joyce ? Je devance, en tout cas, cette objection et j'y réponds. Ce séminaire est en effet, à mon sens, la solution d'une difficulté explicitement articulée dans *l'Envers de la psychanalyse*, à savoir l'équivalence du père mort et de la jouissance. S'il en est ainsi, étant donné que le père mort est, incontestablement, le père symbolique, l'exigence naît de distinguer désormais Nom-du-Père et père symbolique puisque sinon, l'opérateur censé marquer la finitisation de la jouissance serait... la jouissance elle-même. D'où, entre 1969 et 1975, un long cheminement pour recomposer le statut du Nom-du-Père, avec cette mise au point décisive qu'on peut déduire de ce petit écrit intitulé « Préface à L'Éveil du printemps de Wedekind » : *le Nom-du-Père n'est pas la fonction qui soumet la vie à la loi, mais celle qui soustrait la loi à la mort*. À cet égard, le choix, d'ailleurs signalé premièrement par Freud, est ou bien de suivre la voie indiquée (*deuten*) par l'Homme masqué (un des Noms-du-Père) ou bien de suivre Moritz, qui vient de se suicider, dans la mort, c'est-à-dire dans l'abandon à une jouissance qui se complaît à l'inaccessibilité de l'Autre sexe.

Ce que Lacan renouvelle, avec Joyce, ne consiste donc pas à faire du Nom-du-Père un cas particulier du symptôme, même si celui-ci peut suppléer la carence de celui-là. Lacan confirme le Nom-du-Père dans son statut de métaphore, mais en relevant qu'il n'est pas seulement le père réduit à son Nom, mais qu'il est aussi et avant tout la puissance de nomination par le père (« Le Père du Nom ») sans laquelle le langage ne pourrait donner lieu à aucune parole.³

Aussi bien, si cette radicale et foncière inadéquation entre Nom-du-Père et symptôme était négligée, on ferait l'impasse sur ceci que, dans le tableau de la sexuation, la logique de la métaphore paternelle (l'ensemble fondé par son exception) reste confinée dans la partie gauche⁴.

Or, le symptôme, lui, est là pour marquer ce qui cloche dans cette « gaucherie ». À ce titre, sa structure n'est pas celle de la métaphore, comme envisagé initialement, mais celle de l'équivoque. Ajoutons que celle-ci n'est pas l'ambiguïté, c'est-à-dire le trope d'une plurivalence sémantique, mais qu'elle pose la question d'un dire dont l'origine n'est identifiable ni dans le sujet, ni dans l'Autre – cet in-père du dire étant le stigmate d'un réel. Pour récapituler en insistant, la découverte de Lacan, en 1975, n'est pas celle de la subordination, dans une même échelle, du Nom-du-Père au symptôme⁵, elle est : 1) de faire valoir le dédoublement du symbole et du symptôme ; *ce dernier nomme le symbolique, et non*

² Lacan J., « L'étourdit », Scilicet, n°4, Seuil, 1973, p.47.

³ Sauf à pallier cette fonction par des identifications imaginaires ou, à un autre niveau, de la suppléer.

⁴ Le père réel est alors, clairement, ce qui fonde cette circularité : Nom-du-Père/Père du Nom, à ceci près, qui ne peut s'envisager qu'à partir du côté droit du tableau de la sexuation, que le réel n'est père de rien.

⁵ Une autre conséquence, fautive, de cette lecture, serait de transformer la névrose en cas « dégénéré » de la psychose.

les choses ; 2) de distinguer symptôme et sinthome en faisant, de ce décalage, occasion propice à examiner non plus la fonction du symptôme mais *de quoi le symptôme est fonction*.

La thèse de Lacan est d'écrire $_ , f(x)$. En l'occurrence, x est l'inconscient, mais en tant qu'il relève d'un réel (réinterprétation du refoulé originaire freudien) toujours se confirmant de n'être pas symboliquement résorbable.

■ ■

Je reviens alors à ce qui m'est apparu comme une des questions majeures de nos Journées. Si nous nous accordons pour dire qu'un sujet ne trouve place dans un discours, quel qu'il soit, qu'au moyen de la métaphore paternelle, n'y a-t-il pas lieu de différencier le statut respectif du discours du maître et du discours analytique au regard de ce « hors-lieu » du symptôme ? Pour ne proposer ici que quelques repères, je souligne seulement ce que chacun sait : l'un et l'autre ne traitent pas la jouissance de la même façon. Le maître soustrait la jouissance à l'esclave tout en y renonçant pour son compte. Son arrêt à la jouissance procède de la *renonciation* pour lui et l'autre. Au contraire, le principe d'action du discours analytique est celui d'une *dévalorisation* de la jouissance, qu'il obtient par l'équivoque, en tant qu'elle sépare le symptôme du sens qui en alimente le jouir. Disons, plus exactement, qu'elle défait le *double* sens du symptôme, c'est-à-dire ce qui fait du sujet et de l'Autre deux vases communicants, au mépris du réel. Elle réalise, par là, la condition de l'identification au symptôme, qui bien sûr n'a rien à voir avec une résignation à, une compromission avec. L'identification au symptôme n'est pas le consentement à un *conjugo* bancal.

Là où le maître morigène la jouissance et la contraint, sans la changer, pour circonscrire l'empiètement de la mort, le discours analytique précipite sa déflation, ce qui change tout. Évoquons d'ailleurs, puisque l'époque s'y prête, une troisième façon de traiter la jouissance : sa suppression pure et simple. On lira avec attention, là dessus, l'œuvre magistrale d'Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme*, où il s'avère que la suppression de la jouissance pour tous, objectif unaire s'il en est, suppose d'en finir préalablement avec la réalité et la diversité des liens discursifs. Penchons-nous sur ceci, qu'un tel idéalisme méconnaît qu'un cheval a besoin de foin et que... foin de la libido si la jouissance, ce qui heureusement ne se peut, était rayée de la carte.

■ ■ ■

Ce qu'un de nos collègues appelle de façon joliment imagée « la capitainerie » relève, au moins pour partie, du Nom-du-Père, au sens où celle-ci a pour résultat *de masquer que le père est un symptôme*, assurant ainsi au père le piédestal propre à le diviniser tendanciellement, quoique le sujet en ait. *A contrario*, actualiser un père comme symptôme le décentre de son

grade et de ses mirages, pour n'en retenir que la nécessité et ce, quelle que soit la forme d'assujettissement envisagée.

L'évocation de la notation de Lacan concernant Kierkegaard et son père a été vraiment bienvenue pour articuler l'éristique du problème. Le « nœud jamais avoué » du père de Kierkegaard à la faute est cela même qui, pour Kierkegaard, rend « problématique » la place du père, met en cause donc non son identité, mais son existence. Dès lors, comment se fait-il que ce soit le même Kierkegaard qui ait forgé, pour la philosophie occidentale, cette catégorie de l'existential ? Une telle invention serait-elle le verso de l'expérience, ou plutôt ne serait-ce pas qu'une expérience ne vaut que par la suscitation du moyen dont elle est dépourvue ? Si, chez Kierkegaard, la constance du symptôme a partie liée avec la mise en place d'un cordon sanitaire autour de l'Autre sexe, ne faut-il pas supposer qu'en dévalorisant cependant la jouissance du célibataire, il s'est donné la preuve de l'existence comme résultant d'une décision (tel est bien l'axiome de tout existentialisme) et non comme accomplissement d'une essence. Voilà qui confère à la dite suppléance une portée qui ne la localise pas à la psychose. La suppléance serait en jeu dans toute occurrence de dévalorisation de la jouissance attenante au symptôme⁶. Elle attesterait d'un pouvoir de nommer l'imposture paternelle, c'est-à-dire l'inanité de toute probation symbolique de l'existence paternelle – que le Nom-du-Père ait été, ou non, opérant.

Le cas de Kierkegaard est effectivement exemplaire pour décoller l'existence d'une propriété du père en la fondant sur un pari nécessaire du sujet.



Nous pouvons ainsi conclure, grâce à Kierkegaard, que l'existence n'est plus corrélée, dans son expérience et dans sa philosophie, au fantasme du père mort (avec sa version hystérique et sa version obsessionnelle), fantasme qui reste contaminé par une nostalgie de la mort, parente d'une jouissance à jamais inavouable, et sur laquelle la libido est sans prise. Kierkegaard affranchit l'existence de son oblitération par le parricide.

Suppléance, alors, peut s'entendre mieux. Elle n'est plus à forcer, sémantiquement, du côté de *suppléer un déficit*, ce qui était la tentation, mais elle signifie que *ce déficit* (soit celui du Nom-du-Père) est *structural*. De ce point de vue, même s'il n'est pas faux de considérer les *Épiphanies* de Joyce, par exemple, comme des symptômes analytiques qui nous instruiraient d'un accident dans la symbolisation, n'est-il pas fondamental de dire aussi que ce sont des *réponses suppléantes* qui, par avance, nous indiquent l'issue à ce dont le névrosé ne se départit pas sans mal : la croyance au primat du symbolique ?

⁶ C'est l'analyse que propose Lacan pour Joyce. Stephen se déprend, d'emblée, de la tentation du sens masochiste dont il aurait pu jouir.